

Jean-Pierre Obin

« Les compétences des enseignants sont standardisées, pas leurs pratiques »

Les enseignants vous semblent-ils réticents aux recherches sur l'efficacité de leurs pratiques ?

Pas plus à mon avis que les chercheurs sur l'éducation eux-mêmes, qui se sont longtemps inscrits dans une tradition de la sociologie critique plus portée à la description et à l'explication des phénomènes qu'à l'amélioration du système. Ce n'est qu'au milieu des années 1980 que, sur le modèle anglo-saxon du *school effectiveness* (efficacité de l'école, NDLR), les chercheurs de l'Iredu de Dijon, et en parallèle, la direction de l'évaluation et de la prospective créée au ministère de l'éducation nationale, ont cherché à identifier de manière pragmatique les établissements scolaires et les enseignants les plus efficaces et à expliquer pourquoi. Mais l'adoption de cette posture épistémologique, de cette manière d'appréhender le réel et de produire des résultats, a été lente, en sociologie comme en sciences humaines. Cela dit, il est vrai qu'il peut y avoir réticence du côté des enseignants, en raison de la culture égalitaire de la fonction publique. On n'y est évalué, en effet, ni sur ce qu'on fait, ni sur ce qu'on produit, mais sur ce qu'on est. Mais je modularais ce constat : il y a chez les professeurs militants qui travaillent auprès d'élèves en difficulté une culture de l'efficacité, visant à faire réussir des élèves qui d'ordinaire ne réussissent pas.

On peut posséder une culture de l'efficacité tout en refusant qu'au nom de cette efficacité on standardise des pratiques...

C'est certain. Si le ministère se prenait à dire : voilà comment il faut enseigner, il provoquerait immédiatement une levée de boucliers ! Les enseignants ne veulent pas que l'on uniformise leur métier, refusent l'idée de normativité et tout modèle trop prescriptif. En fait, ils ne sont pas rétifs aux recherches sur l'efficacité elles-mêmes, mais à une certaine prise en compte de leurs résultats. Le militantisme pour une pratique pédagogique ne se fait pas sur la base d'une efficacité mesurée, mais sur des convictions, sur une certaine conception des relations entre le maître et l'élève, dans laquelle la méthode prime sur les résultats.

L'enseignement est-il toujours vu comme un art ?

Sans parler d'art, disons que le talent personnel est une dimension importante de la professionnalité enseignante. Le métier est conçu comme nécessitant de hautes connaissances disciplinaires et un savoir-faire psychopédagogique. Mais il est difficile d'être plus précis, car il n'existe pas d'unité de formation d'un IUFM à l'autre. L'Etat s'est toujours refusé à choisir entre les différentes

doctrines pédagogiques. Les professeurs ont conquis leur liberté pédagogique et on considère qu'ils peuvent développer librement leur talent. D'ailleurs, si vous passez d'une école à une autre, et même d'une classe à une autre, vous vous apercevrez vite que vous pouvez changer complètement de conception éducative. La liberté pédagogique est une notion très vaste et complètement élastique. Sauf à tomber sous le coup de la loi, on peut faire ce que l'on veut en classe ! Un sociologue canadien, Henry Mintzberg, a établi que les établissements scolaires, l'université, les hôpitaux, etc., appartiennent à ce qu'il appelle la bureaucratie professionnelle, qui a pour caractéristique la standardisation par les compétences. Dans un système taylorien, les procédures sont standardisées ; à l'hôpital ou dans les établissements scolaires, ce sont les compétences qui le sont. En vertu de cela, ce qui définit la compétence du professeur, c'est qu'il possède une licence et qu'il a été reçu au concours.

ENTRETIEN

Jean-Pierre Obin est inspecteur général de l'éducation nationale (IGEN), professeur associé à l'IUFM de Lyon et ancien directeur d'un institut de formation des maîtres, précurseur des IUFM. Il est aussi l'auteur d'un rapport intitulé « Enseigner, un métier pour demain », remis en 2002 à Jack Lang.

Vous avez rédigé en 2001-2002 pour le ministère de l'éducation nationale un rapport sur le métier d'enseignant. Quelles sont les pratiques enseignantes aujourd'hui ?

Elles sont très diverses. Le cours magistral dialogué reste sans doute majoritaire, suivi par les exercices et tous les travaux dirigés d'application. Le devoir à la maison reste aussi une des pratiques importantes. Grâce à l'usage des ordinateurs, les professeurs font aussi de plus en plus travailler leurs élèves sur des documents. Les pratiques ont évolué, mais pas sous l'influence des facteurs de plus ou moins grande efficacité. Car, avec le baccalauréat, les enseignants restent contraints par la nécessité pour les élèves de faire valider ce qui a été étudié. Avec le bac, on valide le passé plutôt qu'on ne prospecte le futur. On cherche à vérifier des connaissances plutôt qu'à surprendre l'esprit brillant.

Si bien que les recherches sur l'efficacité des pratiques ne peuvent finalement changer ces dernières que de façon marginale ?

Plus que de pratiques efficaces, je serais enclin à parler de professeurs efficaces. Bien sûr, certains choix – le nombre d'élèves par classe, leur hétérogénéité, le travail en groupe... – peuvent influencer les apprentissages. Mais je pense que ce qui est réellement efficace, ce ne sont pas les méthodes, mais l'attitude envers les élèves. Ce qui marche dans le militantisme pédagogique, ce n'est pas d'employer telle ou telle méthode, c'est d'être militant ! Plus que de bonnes pratiques, je crois qu'il y a une éthique enseignante efficace.